

« QUE LES ANGES ME CONDUISENT À L'AMOUR »  
LES ANGES DE CONRAD DETREZ:  
DE LA MYSTIQUE À LA DRAGUE<sup>1</sup>

José Domingues de Almeida  
Université de Porto – Portugal

La figure de l'*ange*, prégnante dans les trois religions monothéistes, jouit actuellement d'une réputation théologique ambiguë: tantôt métaphore et symbole de l'annonce et de la médiation, tantôt présence vive et mystique qui se décline en une hiérarchie et un collectif spirituels célestes assurant un suivi mystique individuel. Qui plus est, la riche iconographie catholique, notamment baroque, n'a de cesse de représenter l'ange ancillaire de tous les mystères chrétiens, réduisant par-là les anges à leur fonction et réduisant leur être à leur agir (« leur être est exclusivement leur faire ») (Riaudel *apud* Barth, 2010, p. 379).

Rappelons aussi, comme le fait le compte rendu de lecture d'Olivier Riaudel de l'essai *Les anges et les démons. Quatorze leçons de théologie* de Serge Thomas Bonino (2007), que l'ange se confond également avec Dieu lui-même dans les épiphanies hébraïques. Il s'agit de « l'ange de YHWH », d'où la question légitime de l'auteur: « Peut-on reconnaître 'l'inflation angéologique' dans les écrits sans y voir avant

---

<sup>1</sup> Cette recherche a été développée dans le cadre de l'Institut de Littérature Comparée, Unité R&D financée par des fonds nationaux de la FCT – Fondation pour la Science et la Technologie (UIDB/00500/2020).

tout l'effet d'un genre littéraire ? » (Riaudel, 2010, p. 376). Autant dire que les anges se prêtent à merveille à la création fictionnelle.

Il n'est pas étonnant que cette figure mystique ait décisivement marqué l'enfance de Conrad Detrez, écrivain d'origine belge, naturalisé français à la fin de sa vie, né en 1937 en Wallonie et décédé victime du sida en 1985 à Paris, et ce d'autant plus que le propos autofictionnel de la poétique detrézienne, expressément désignée « biographie hallucinée » (Detrez, 1981, p. 120) s'avère une relecture personnelle de sa vie, qu'il juge quelque peu ratée, à l'aune des outils opératoires freudiens du moins : « J'ai lu Freud et j'ai commencé la plume à la main, à me livrer à une sorte d'analyse » (Detrez, 1978, p. 198).

Les témoignages des habitants de son village natal, Roclengne, dans le Pays de Liège, dépeignent un garçon sage et pieux. Toutefois, un détail piquant retient notre attention : « Il lui est arrivé de réveiller le curé à trois heures du matin parce qu'il voulait prier à l'église » (Detrez, 1987: s/p). Il était en effet le premier de sa classe, mais aussi au catéchisme de sa paroisse, car « (...) pour quitter ce monde j'étudierais, je serais pieux » (Detrez, 1978, p. 196). C'est à ce stade de sa vie que Detrez a commencé à écrire de petits textes, mais « quelque chose de plus en plus fort que la littérature s'est emparé de moi : cette chose, je l'ai appelée Dieu » (Detrez, 1978, p. 196). Ce besoin d'absolu l'a amené à entrer au séminaire à Saint-Trond, ce qui supposait déjà une préparation à la prêtrise. Deux des romans de la trilogie « hallucinée », *Les Plumes du coq* (Detrez, 1995 [1975]) et *L'Herbe à brûler* (Detrez, 1978a) reviennent à leur façon sur cette étape et expérience de la vie du jeune Detrez : le premier en insistant sur l'ambiance lourde et inhospitalière de l'internat, ainsi que sur le contexte politique belge au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, le second sur l'évolution du personnage autodiégétique au contact de la réalité et de l'altérité tiers-mondistes et des incidents communautaires de Louvain.

Conrad Detrez y découvre, d'une part, la problématique et la complexité du monde marqué, entre les décennies 1960 et 1970 par la rivalité des blocs politiques et des modèles économiques, et où

la gauche marxiste séduit et conquiert les élites intellectuelles occidentales, qui voient encore – mais pour combien de temps ? – le prolétariat d’ici et le lumpen du tiers-monde comme la catégorie révolutionnaire et le sujet messianique porteur de la libération du genre humain dans l’Histoire par la Révolution. Il prend, d’autre part, conscience dans sa chair d’un autre désir déconcertant qui n’est plus de l’ordre du mystique, et ne répond plus au nom de Dieu: l’(homo) sexualité. Detrez qui voulait devenir prêtre, voire fonder un ordre religieux nouveau et laïque, confiera qu’il « (...) abandonnait la prêtrise et allait au Brésil alphabétiser les pauvres » (Detrez, 1987: s/p).

Or, dans l’évolution idéologique et existentielle de Detrez, la figure allégorique de l’*ange* vient catalyser et brouiller les pistes de lecture du désir à ses différentes phases. Il faut dire que l’image de l’ange s’y prête. Être spirituel (ou plutôt corps spirituel sans chair, selon la formule augustinienne), très présent dans la dévotion et la piété populaires, mais également asexuel et volatile, il assure la figuration de la mutation de l’auteur, de son personnage autofictionnel et des époques de sa vie dans leur rapport à la gauche.

Durant le stade religieux detrézien, l’ange conserve tout son potentiel mystique et renvoie à l’absolue altérité de Dieu conçue à partir d’un regard et d’une conscience d’enfant. Il s’allie à la figure mystique de l’Époux, image nuptiale et conjugale du Christ ressuscité dans certaines paraboles évangéliques et dans les épîtres de saint Paul ; les Pères de l’Église et les mystiques s’en emparèrent pour signifier l’attente du Messie et l’espérance. Dans *Les Plumes du coq*, le petit Conrad est confronté à cette formule opaque et mystérieuse qui renvoie à un être ubiquiste et évanescent, aux traits vaguement efféminés et lascifs, fonctionnant comme surmoi pour les jeunes pensionnaires: « Mon Époux ? Ça doit vouloir dire autre chose... enfin... je ne sais pas: Mon Époux, je vous jure... Ça me tracasse (...) » (Detrez, 1995, p. 23), « Car, vocifère-t-il [le supérieur], l’Époux est jaloux. Sachez-le: l’Époux est toujours près de vous, Il vous suit, Il vous aime, Il écoute derrière vos oreilles, Il s’assied sur vos mains (...) » (Detrez, 1995, p. 39). La présence de l’Époux est d’autant plus

intense qu'elle est intériorisée par les séminaristes: « Mon Époux, je vous jure... J'ai treize ans, mon Époux. Si je m'attendais à ce que vous m'habitiez le soir même de mon arrivée ! » (Detrez, 1995, p. 24).

Subtilement, cette présence indéfinissable et altéritaire se redouble d'une autre, plus proche, chaleureuse et désirable. En effet, Conrad s'est trouvé un complice *autre* fascinant et exotique: Victor, son voisin de dortoir, qui se voit affublé d'attributs angéliques du fait de l'aspect soyeux et cotonneux de ses cheveux: « Victor a les cheveux doux comme des fils de soie, on dirait des cheveux d'ange ; pourtant il est peut-être un fils de païen » (Detrez, 1995, p. 37).

Le troisième tome du triptyque de « l'autobiographie hallucinée », *L'Herbe à brûler* reprend et ressasse l'évocation fictionnelle de l'entrée du jeune adolescent dans l'univers du séminaire et en procure une version légèrement différente. Cette fois, le voisin de chambrée n'est plus Victor, mais un certain Leopoldus, et il n'est plus blanc aux cheveux d'ange, mais d'origine africaine et aux cheveux crépus. Subrepticement, ce personnage, du fait de son ethnie et de son altérité, sert de charnière entre la Belgique / l'Occident et le tiers-monde aliéné par le capitalisme et la dictature de droite. En effet, influencé par les récits et l'expérience des étudiants de théologie sud-américains, le narrateur autodiégétique part pour le Brésil où il tentera de vivre en « missionnaire laïc » (Detrez, 1978a, p. 91) au service des favelas et des ouvriers démunis.

Il s'y révélera « angélique » à plus d'un titre. Tout d'abord, en insistant sur une chasteté et une virginité qu'il ne pourra pas tenir dans un pays et dans un contexte troublé, exubérant et carnavalesque comme celui du Brésil des années 1960. À São Vicente, où l'évêque l'envoie pour se remettre d'un premier échec moral, et où il est censé élaborer la règle d'un nouvel apostolat laïc, Conrad est le témoin voyeur d'un épisode troublant qui le fascine en son for intérieur: deux soldats, l'un noir, l'autre blanc, ce qui est loin d'être un détail, nagent nus avant de revenir sur la plage: « Ensuite le blanc s'est tourné vers le Noir, s'en est rapproché, leurs jambes se sont mêlées, leurs poitrines touchées » (Detrez, 1978a, p. 112).

Le magnétisme ressenti devant cette scène païenne aberrante trahit une homosexualité latente que le Brésil, dans sa folie exubérante, se chargera de mettre à nu. L'angélisme originel de Detrez est mis à rude épreuve par une culpabilité tout humaine, car il s'en veut d'avoir été là, d'avoir vu, de ne pas avoir été scandalisé: « Quelque chose d'imprécis et de violent dans ces mouvements me fascinait. Dieu me pardonne, mon devoir était de fuir, d'aller me jeter à plat ventre sur le sol de la chapelle et de prier, marteler de mon front le pavé, me flageller, jeûner » (Detrez, 1978a, p. 112).

Ensuite, en assumant un rôle foncièrement passif dans tous ses rapports à l'autre (figuré par le Noir), alors que la dictature militaire se durcit, il découvre et vit dans sa chair une autre déclinaison du désir, (homo)sexuel cette fois. Dès lors, militance politique et libération sexuelle vont de pair chez ce Belge guérillero gauchiste clandestin et urbain. Influencé par les théories marxisantes de la théologie de la libération sud-américaine et fasciné par de nouveaux maîtres à penser (Che Guevara, Fidel Castro, Mao, Marighela), Detrez aura beau souligner *a posteriori* la cohérence de sa démarche intellectuelle et activiste imprégnée de ses lectures de Mounier et de Teilhard de Chardin, et prêcher dans les bidonvilles « les avantages d'un supposé socialisme latin » (Detrez, 1981, p. 28) dont la révolution cubaine procurait une version « personnaliste » (ibidem), l'ex-séminariste ne peut qu'acter son irréversible transformation et l'abandon de sa posture angélique et naïve: « Un jeune homme était mort en moi, qui naturellement n'avait pas survécu à son Dieu ; un autre jeune homme était né, qui parlait une langue différente, ne priait plus, aimait son corps et voulait établir le ciel sur la terre » (Detrez, 1978a, p. 159).

Très symptomatiquement, c'est à partir de l'Amérique latine et du tiers-monde prolétarien que Conrad Detrez opère personnellement, et avant la lettre, le glissement subtil que la gauche occidentale connaîtra quelque vingt ans plus tard et, de surcroît, celui, théorique et critique cette fois, que les littératures francophones, voire la lecture littéraire tout court, entérineront à partir des années 2000 et des campus américains. Or la figure de l'*ange*, du fait des attributs

évoqués plus haut, se voit convoquée pour signifier une prise de conscience de lui-même et de son époque changeante, mais qui ne trouvait pas alors les mots pour se dire, ce qui fait de Detrez un précurseur comme nous l'avons affirmé dans un autre essai (Almeida, 2020). Après l'ange mystique / symbolique, l'ange militant, voici que se met à s'interroger l'ange identitaire, notamment dans un essai aux relents de testament dont le titre en dit long sur l'intuition des soucis majeurs qui devaient occuper la *doxa* culturelle, et par extension francophone: *Les Noms de la Tribu* (Detrez, 1981), c'est-à-dire la tribalisation du fait culturel.

François Provenzano (2012, pp. 133-152) a admirablement décrit cette mutation du côté de la critique et du discours d'escorte théorique du texte littéraire francophone depuis la geste des Pères fondateurs de la Francophonie de la négritude et son récit mythique universaliste. Si à partir des années 1980, on assiste à un renouvellement du cadre d'intelligibilité et de rationalité des littératures francophones avec la production de discours épistémiques et revendicatifs divers, ceux-ci donneront lieu à de nouvelles orientations des Études Francophones avec une nouvelle spécialisation épistémologique qui dégage de nouvelles catégories opératoires rendant compte de la domination symbolique de la langue et de l'Histoire subie par les périphéries. Cependant, les années 2000 déplacent la question de la langue vers celle du sujet et de son identité, l'axe dominant devenant foncièrement sociologique dans différentes dérivations mettant à l'honneur et en exergue l'altérité et la diversité: écritures migrantes, postmémorielles, de genre, hybrides, écocritiques, etc. souvent dans une perspective postcoloniale, quand ce n'est pas décoloniale, et inscrites dans la constellation des Études Culturelles.

Ce basculement de l'objet linguistique problématique vers le sujet discursif, qui est celui de Conrad Detrez avant la lettre, va de pair avec la mutation radicale subie par la gauche marxiste et maoïste dans laquelle, et au nom de laquelle Detrez a milité, et que son acculturation au Brésil métisse et carnavalesque a anticipée (Olivieri-Godet, 1996, p. 70). Inopinément en devenant *l'autre*, l'écrivain,

narrateur et personnage principal, a acté en lui l'abandon de la lutte des classes légèrement parfumée d'encens catholique. Les anges changent de nature et de camp, leur combat n'est plus spirituel ou guerrier, mais identitaire et culturel ; ce qui le rend idéologique autrement. Devançant de trois décennies les recommandations du *Rapport Terra Nova* de 2012<sup>2</sup> sur l'avenir de la gauche, Detrez cesse de voir dans les classes populaires les porteurs de la Révolution, et dans le prolétariat la catégorie révolutionnaire et le sujet messianique garant de la libération du genre humain dans l'Histoire. En adoptant le logiciel indigéniste, écologiste ou racisé de la *doxa* de la « nouvelle » gauche, Detrez pressent l'inversion future des rôles entre le peuple, aliéné du métarécit marxiste, et le peuple aliénant, désormais perçu comme sexiste, raciste, homophobe, non-inclusif.

C'est dans cette optique que le roman *La Lutte finale* (1980) peut être lu en tant que fable cocasse de la métamorphose et de la fatigue idéologique de la gauche traditionnelle. Le récit narre les aventures picaresques de deux amis habitant un bidonville sud-américain (brésilien, très probablement). Populo et Mambo, l'onomastique s'avérant très parlante. Leur quartier reçoit la visite d'étudiants et militants gauchistes venus les initier à la Révolution et les sortir de « la liénation » dans laquelle ils sont censés croupir. Pour ce, les apprentis révolutionnaires doivent s'attaquer à la lecture et à l'assimilation des deux « bibles » de la modernité et du soupçon: *Que faire ?* et *La Révolution sexuelle*. Une affaire grotesque de vol de soutien-gorge provoque une émeute, l'intervention de l'armée qui découvre ainsi les activités illicites du bidonville. Les deux personnages principaux et quelques camarades sont arrêtés, torturés, puis relâchés. Une fois sortis de prison, ils décident de reprendre la « lutte finale » dérisoire, plus côté sexe que côté politique. Extradés en Algérie, ils s'efforcent de convertir des intellectuelles françaises à cette version burlesque du combat idéologique. La lutte finale est bien devenue la dernière lutte ! Le cœur n'y est plus. On est passé (passera) à

---

<sup>2</sup> Gauche: quelle majorité électorale pour 2012 ? | Terra Nova (tnova.fr).

autre chose que son essai autobiographique *Les Noms de la Tribu* (Detrez, 1981) balbutie sans pouvoir vraiment le théoriser. On y lit le désenchantement et le recyclage du militant et de la militance accélérés par l'expérience de Mai 68 et de la Révolution des Œillets de 1974 au Portugal, alors que « pour la gauche européenne ce pays était devenu un point d'attraction » (Detrez, 1981, p. 122) et que la lusophonie devient pour lui une patrie substitutive (Detrez, 1981, p. 122).

Comme nous l'avons-nous-même signalé: « Un peu à son insu, son écriture et sa pensée rejoignaient déjà les soucis nouveaux et les lignes de force majeures de l'interprétation du fait littéraire tels qu'ils ont fini par s'imposer à la critique aujourd'hui, et qui ont pour noms études postcoloniales, ethnicité, sexualité / genre, études culturelles et études régionales » (Almeida, 2020, pp. 10-11). Et de fait, le guérillero urbain a fait sien le métissage ethnique et s'est laissé dévorer par ses cultes africains et païens. Il s'est initié aux rites afro-brésiliens: « (...) je suis un fils d'Ogum-des-Sept-Épées, l'orisha impétueux, esprit de la guerre et du feu (...) » (Detrez, 1981, p. 88). Il a subi des « fermetures du corps » aux mauvais esprits, des rites de purification, il a fréquenté des pères-de-saint et mère-de-saint » (Detrez, 1981, p. 88). Subrepticement, ce n'est plus la bourgeoisie ou le capital(isme) qui gênent Detrez, mais l'Occident et sa matrice culturelle, ethnique et religieuse.

Extrapolons un peu: peut-être Conrad Detrez aurait-il signé, comme deux de ses compatriotes, le « Manifeste pour une littérature-monde en français »<sup>3</sup>, à l'instar de Jean-Marie Gustave Le Clézio qui, tout comme lui, a puisé dans sa vaste expérience de vie et d'écriture cosmopolite et internationaliste, et dans les réalités multiculturelles qu'il a côtoyées, notamment au Brésil. Extrapolons encore: sans doute Detrez se serait-il engagé en faveur de l'environnement, de toutes les minorités, des migrants, de l'altermondialisme et de la communauté

---

<sup>3</sup> [https://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde\\_883572\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde_883572_3260.html)

LGTBQIA, lui qui avait auparavant, déjà atteint du sida, avoué une homosexualité non militante: « ça me dépasse, ces choses cliniques. J'ai couché, c'est tout » (Detrez, 1986, p. 80).

Mais c'est justement la sexualité que les anges incarneront désormais dans des « romans chastes » et faussement naïfs tels que *Le Dragueur de Dieu* (Detrez, 1980a) ou *La Ceinture de feu* (Detrez, 1984). Bien avant l'émergence d'une théorisation intersectionnelle des minorités de tous bords, dont celle du genre, Detrez, désabusé par la lutte gauchiste traditionnelle, aborde la thématique de l'hybridité identitaire et sexuelle à partir de la figure mystique de l'ange, être spirituel non binaire par excellence, ce qui lui permet de jouer avec le champ sémantique religieux. Dans *Le Dragueur de Dieu* (le titre en dit long), on suit la quête initiatique de Lucien centrée sur un certain Victor, à maints égards l'alter ego de l'auteur: jeune séminariste, mystique, dévot des Saints-Anges (Detrez, 1980a, p. 26) qui quitte Paris, sans prévenir. S'il avait déjà été le témoin de théophanies angéliques au séminaire, c'est dorénavant dans certains jardins publics de la capitale, que le lecteur identifiera comme des lieux de drague homosexuelle, que le narrateur essaiera de trouver son compagnon et de renouer avec la mystique angélique. Il fait la connaissance d'autres figurations angéliques (messagers) épris de différentes figurations du désir: guérilleros, travestis, homosexuels, strip-teaseurs, etc. Ces révélations mystiques lui enjoignent de chercher son ami *ailleurs*, symbolisation de la transformation de l'exercice spirituel et du combat idéologique: « Les jardins, n'oubliez pas: tous les jardins... Bonne promenade ! » (Detrez, 1980a, p. 70).

Alors, dissimulé par la végétation, Lucien observe en voyeur les nouvelles incarnations de « l'ange Amour », nom mystique de l'être que Victor affirme contacter et qui lui procure « l'extase de sa vie » (Detrez, 1980a, p. 26). D'ailleurs, l'ambiguïté de la lecture symbolique du roman, entre vision mystique et drague gay, est maintenue par la confusion référentielle de l'ange. Lors d'une des théophanies, un être prétendument « céleste » embrasse Victor. Il ne peut s'agir que de l'étreinte de l'ange Amour que, depuis son enfance, Victor

nomme ainsi après avoir lu sur un ex-voto: « Que les anges me conduisent à l'Amour » (Detrez, 1980a, p. 20).

Les anges figurent à présent d'autres médiations de l'amour, du désir et de l'engagement, mais ce n'est plus Dieu qui nous appelle, nous drague, mais l'inverse. Le narrateur suivra Victor dans ses fourvoiements sensuels à Paris, croisera plusieurs anges amoureux: l'« Ange vert », cabaret homosexuel où l'ange n'est autre qu'un strip-teaseur, la drague des jardins publics où plusieurs anges s'observent, se désirent et s'affairent. Le striptease de l'« ange vert » « (...) correspondait aux descriptions que donne l'histoire sainte » (Detrez, 1980a, p. 100), car « (...) comme le sous-tend l'angélologie, cette fine et poétique branche de la théologie, le jeune homme apparu sur l'estrade ne possédait d'autre atour que son aube: l'Ange, sous sa robe, était nu » (Detrez, 1980a, pp. 100-101).

*La Ceinture de feu* (Detrez, 1984), dernier roman de Conrad Detrez, puise également dans la mythologie biblique, plus précisément le mythe de Caïn et Abel, allégorie causale de l'arrivée de la violence sur terre. Le récit se déroule dans le Nicaragua révolutionnaire des années 1970. On y voit des hommes mariés ou fiancés qui découchent pour assouvir de virils désirs, une fiancée qui garde sa virginité à tout prix, quitte à se faire sodomiser, des professeurs qui font de la politique, des théologiens prêchant la « matériologie » (Detrez, 1984, p. 27), et des soldats paumés et militants marxistes engagés dans la guérilla pour des raisons différentes, rongés par le désir sexuel. Dans cette atmosphère, évoluent deux frères Álvaro et Abel. Ce dernier est le préféré de la mère, mais, homosexuel, il se voit renié par le père et haï par son frère. Il figure l'innocence angélique recouverte face aux incohérences religieuses, aux excès révolutionnaires et aux schèmes virils et patriarcaux. Il prélude à la sortie d'une époque et à l'entrée dans autre chose, encore innommé, dont l'avenir dira s'il n'aura pas été angélique, ou tout simplement naïf.